



1° lecture : du livre de Michée (Mi 5, 1-4a)

Ainsi parle le Seigneur :

Toi, Bethléem Éphrata, le plus petit des clans de Juda, c'est de toi que sortira pour moi celui qui doit gouverner Israël. Ses origines remontent aux temps anciens, aux jours d'autrefois. Mais Dieu livrera son peuple jusqu'au jour où enfantera celle qui doit enfanter, et ceux de ses frères qui resteront rejoindront les fils d'Israël. Il se dressera et il sera leur berger, par la puissance du Seigneur, par la majesté du nom du Seigneur, son Dieu. Ils habiteront en sécurité, car désormais il sera grand jusqu'aux lointains de la terre, et lui-même, il sera la paix !

Le livre de Michée débute ainsi : *Parole du Seigneur qui fut adressée à Michée de Morèsheth, aux jours de Yotam, Akaz et Ezékias, rois de Juda.* Nous avons là de précieux renseignements qui nous permettent de situer le ministère de ce prophète entre 750 et 697 av. J-C. On constate alors que cet homme est un contemporain du premier Isaïe. Cependant, contrairement à lui, il ne s'est pas engagé dans le débat politique. Par contre, il a dénoncé l'injustice sociale et la compromission avec les cultes des idoles étrangères (ce qui est un des points phares des prophètes).

Tandis qu'Isaïe appartenait à l'aristocratie de Jérusalem, Michée est issu de la petite paysannerie du sud du Royaume de Juda : son bourg natal (Morèsheth) se situait non loin d'Hébron. La particularité de ce prophète, c'est qu'il apparaît comme un homme seul. Il est seul devant le peuple dont il partage pourtant la souffrance mais qui se tourne vers les idoles, seul devant les Grands (les prêtres, les juges et les princes), seul devant les nombreux prophètes de la cour royale qui prêchent un avenir de bonheur et de facilité. C'est avec courage qu'il les affronte, conscient d'être conduit par Dieu qui lui donne la force d'accomplir sa mission.

Après l'Exil, l'œuvre de Michée a subi des ajouts messianiques comme le texte que nous lisons aujourd'hui. Puisque l'on croyait que le Messie à venir serait issu de la dynastie davidique, on s'est plu à croire qu'il serait issu de Bethléem, berceau de cette dernière, et on a inséré cette nouvelle croyance dans le texte de Michée.

Il y a dans les textes bibliques relus plus tard comme une annonce du « Messie » (ou modifiés dans ce but), une évolution dans les précisions concernant ce mystérieux personnage :

- a) le prophète Nathan affirmait à David que sa maison et sa royauté subsisteraient à jamais ;
- b) Isaïe proclame que la descendance davidique sera assurée grâce à la naissance d'un enfant dont le nom signifierait « Dieu-avec-nous » (Emmanuel) ;
- c) avec Michée (notre lecture), c'est Bethléem qui est signalée comme lieu de sa naissance.

Et comme David faisait paître jadis ses troupeaux dans la campagne de Bethléem, de même l'image du Messie, nouveau David, prend la figure d'un berger qui sera le vrai pasteur de son peuple. On notera, en effet, que Michée ne parle pas d'un roi !

Les deux noms de Bethléem et d'Ephrata sont associés dès les textes les plus anciens : « *Rachel mourut et fut enterrée sur le chemin d'Ephrata, c'est-à-dire de Bethléem* » dit Genèse 35,19. C'est dans le bourg de Bethléem que s'était installé le clan d'Ephrata, issu de la tribu d'Ephraïm qui est, avec Manassé, un fils de Joseph, né en Egypte. David appartenait à ce clan. Les Ephratéens furent ensuite intégrés à la tribu de Juda, car trop peu nombreux, moins de mille hommes !

En effet, le texte hébreu porte « trop petite pour être parmi les *milliers* de Juda » : « millier » est traduit par « clan » car pour être considéré comme clan, il fallait fournir un millier de combattants !

Le texte de Michée est ainsi bâti sur un contraste entre la petitesse de ce clan et la majesté et la puissance du berger à venir.

« *Jusqu'au jour où enfantera celle qui doit enfanter... !* » Ce passage rappelle le texte d'Isaïe : « *La jeune femme va enfanter un fils qu'elle appellera Emmanuel. Avant que cet enfant ne sache rejeter le mal et choisir le bien, la terre sera désolée ...* » (Is 7,14-17)

Enfin, il y a dans notre texte, un grand souci du rassemblement des juifs dispersés. Or, cette hantise est typique de la période qui a succédé à l'Exil babylonien. Les thèmes abordés dans notre texte laissent à penser que nous sommes bien face à un ajout tardif, conclut Monique Piettre.

Evangelie : selon saint Luc (Lc 1,39-45)

En ces jours-là, Marie se mit en route et se rendit avec empressement vers la région montagneuse, dans une ville de Judée. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie d'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte : « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. D'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, lorsque tes paroles de salutation sont parvenues à mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en moi. Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur. »

Le récit de la Visitation sert de lien entre la tradition de Jean-Baptiste et celle de Jésus. Il a été préparé dans la scène précédente de l'Annonciation, où la grossesse d'Elizabeth est donnée comme signe à Marie. La Visitation est très importante pour Lc, d'où le travail littéraire qu'il contient : C'est Marie qui rend visite à Elisabeth, portant ainsi l'attention sur la mère du Baptiste ; mais avec le mouvement de Jean dans le ventre de sa mère, par lequel il fait déjà œuvre de prophète et précurseur, l'attention retourne sur Marie, mettant alors Jésus au centre de la scène.

Compte tenu du thème et du vocabulaire, la rédaction de ce passage pourrait s'inspirer des 2 enfants de Rébecca qui s'agitent dans son sein (Gn 25,22...), ou encore de l'entrée de l'Arche dans Jérusalem (2 Sam 6,2). Quant aux paroles d'Elizabeth, elles rappellent celles de divers passages bibliques (Jg 5,24 ; Jdt 13,18 ; Dt 28,4 ; ...).

Pour notre évangéliste, à peine incarnée, la Parole commence ici son chemin. Sa course (puisqu'il précise *avec empressement / avec hâte*) la conduira au bout du compte à Rome, symbole des extrémités de la terre habitée, écrit Hugues Cousin.

Dans la Bible, les hommes et les femmes se « bougent » dès que Dieu intervient dans leur vie. Lc se hâte autant que Marie, et ne perd pas de temps pour nous décrire un voyage qui, selon les renseignements géographiques qu'il donne, devait durer quatre jours. L'Écriture a appris à notre évangéliste que la Terre Promise est faite de montagnes et de vallées : Marie monte donc de la plaine de Galilée vers les montagnes de Judée. Mais avouons que nous sommes dans de la théologie, car on voit mal une jeune fille de 14 ans environ affronter seule un tel trajet ! Lc pense ici à Isaïe 52,7 : *Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pas de celui qui porte la bonne nouvelle*. Pour lui, Marie est le modèle de tous ceux qui accueillent la Parole créatrice de Dieu, se laissent féconder par elle pour aller la porter joyeusement aux autres ; modèle aussi de tout croyant qui sait qu'il porte en lui la présence de Dieu et se hâte de révéler aux autres qu'ils la portent en eux, qu'elle les habite !

Marie, enfin, pour certains, devient image de l'Église, qui lit les Écritures dans la vieille maison de Zacharie, représentant l'Ancien testament, afin de découvrir le merveilleux et progressif dessein de Dieu. La jubilation d'Elizabeth soulignerait alors la continuité entre l'histoire d'Israël et celle des temps nouveaux.

L'ÉVANGILE DE LUC (SUITE)

Lc dispose de sources écrites, d'informations et de divers matériaux. Il s'appuie aussi sur les ouvrages de Mt & de Mc. Mais tout cela, il le retravaille, l'incorpore à sa propre composition, si bien que nous avons parfois du mal à les reconnaître. Lc a aussi à sa disposition une version du document « Q »... et des textes disparus. De plus, il se sert d'une version de Marc antérieure à celle que nous avons et qui diffère un peu du texte reconnu officiel. Il utilise ainsi la notion de « voyage de Jésus » qu'il emprunte à cet évangile. Mais dans ce « voyage », il place des documents qui ne se plaçaient pas nécessairement là dans la vie de Jésus selon Marc. Car la tradition donnait des paroles, des discours, des sentences mais sans indication de lieu. Ce qui est certain, c'est que Lc emprunte et remanie beaucoup Marc. Mais il s'est aussi servi d'un autre document (?) dans lequel Jean a aussi puisé, notamment pour les apparitions du ressuscité que l'on ne trouve pas dans Mt et Mc.

Pour ce qui concerne l' « Évangile de l'Enfance » (on appelle ainsi tous les récits du début de son 1^o livre), Lc utilise une autre documentation : Il se sert d'une légende sur la naissance de Jean-Baptiste et de diverses légendes sur la naissance et l'enfance de Jésus. (Tous les grands personnages, à l'époque, avaient ainsi des légendes sur leur enfance, voire leur conception !) Le récit de la visitation fait charnière entre ces traditions légendaires du Baptiste et de Jésus. Les Hymnes contenues dans cet « évangile de l'enfance » : le *Benedictus* (cantique de Zacharie : 1,68-79), le *Magnificat* (cantique de Marie : 1,46-55), et *Nunc dimitis* (cantique de Siméon : 2,29-32) ne sont pas l'œuvre de Lc mais proviennent, le 1^o, du mouvement baptiste, le 2^o, de la spiritualité pharisienne, et le 3^o de la piété primitive chrétienne.

D'où Lc tient-il toutes ces documentations ? De la tradition de l'Église primitive, de la tradition paulinienne (Antioche), de contacts et d'enquêtes personnelles. Par contre, Lc savait-il qu'à l'origine, les deux premiers « livres » sur Jésus [Marc et le Doc. « Q »] représentaient 2 tendances différentes du Christianisme primitif ? Nous n'en savons rien. Tout au plus, nous avons des raisons de supposer que les légendes de la nativité et de l'enfance de Jésus proviennent d'un milieu judéo-chrétien. Il faut enfin ajouter que malgré les fixations écrites, le flot de la tradition orale ne s'est pas tari d'un coup, de sorte que Lc a pu encore corriger et compléter ici ou là ses sources écrites en puisant à la tradition orale.

Pour Lc, le Dieu des chrétiens est le Libérateur et Rédempteur d'Israël, qui poursuit son dessein de Salut mais auquel son peuple s'oppose toujours. L'œuvre de Jésus est alors la tentative ultime et définitive de Dieu de s'attacher Israël et d'atteindre les païens. Tout ce qu'il accomplit en tant que Messie, Fils, Seigneur, Sauveur, pour Lc, c'est à la fois pour Israël et pour toutes les nations. Mais il ne faut pas oublier que Lc est témoin de la forme hellénistique du christianisme qui, à la suite de Paul s'est détaché de l'observance de la Loi. Et si Lc relate la pratique juive des apôtres, c'est plus pour respecter les hommes que de vouloir imposer cette pratique aux nouveaux convertis.

Pour notre évangéliste, le chrétien ne doit pas s'accrocher aux commandements, mais considérer l'être humain. On peut parler d'humanisme de Lc ! Ainsi, le souci des femmes, des enfants, des délaissés..., la réflexion sur la pauvreté, la faiblesse humaine, vues par Lc, témoignent d'une attitude entièrement nouvelle dans le monde d'alors. De plus, toujours pour Lc, le renoncement absolu pour accompagner Jésus, la marche concrète près de Lui, ne sont plus possibles vu la situation urbaine des communautés de son temps, vu aussi que Jésus n'est plus là physiquement. Du coup, c'est l'attitude intérieure qui doit rester vivante et susciter des actes concrets et significatifs.

Un détail important à relever chez Lc, c'est qu'il remplace l'attente imminente du Salut final (retour du Seigneur) par un chemin DU Salut. La « fin » est à attendre, oui, mais dans l'espérance. Pour Lc, le Salut n'est plus à venir, mais déjà là, donné et à accueillir en soi, aujourd'hui, tel Zachée, ou, dès sa mort, quand l'humain, éclairé par la lumière du Christ, entre dans le paradis.

Enfin, Lc est celui chez qui l'Esprit se révèle comme « une personne » singulière. En ce sens, Lc apporte une part notable à la révélation du Dieu vu par les chrétiens, c'est qu'il communique aux hommes l'amour vécu à 3 personnes. Lc est celui qui a ouvert en grand la porte sur la Trinité !

Homélie pour le 4^e dimanche de l'Avent

(le 18, 17h à Lézignan-Corbières ; le 19, à 9h, à Luc-sur-Orbieu)

« **Heureuse celle qui a cru !** » Dans le développement du christianisme, c'est la première béatitude évangélique. Bien avant le Sermon sur la montagne, et avant même la naissance de Jésus, c'est la béatitude en tête de toutes les autres, celle qui proclame le bonheur de croire. Avant que ne résonne « *Heureux les pauvres de cœur, les artisans de paix et les doux, les persécutés pour la justice, les affligés et ceux qui font miséricorde* », St Luc met en relief la joie de la foi.

« **Heureuse celle qui a cru !** » Telle est donc la béatitude première à laquelle fera écho la dernière, celle que nous livrera le quatrième évangile : « *Heureux qui croit sans avoir vu !* » C'est donc la foi, placée en amont par St Luc, puis par St Jean, en aval, qui draine dans son sillage l'eau vive du bonheur ! C'est la foi qui, en nous, depuis sa source jusqu'à sa dissolution, un jour, dans l'océan de Dieu abreuve sans cesse notre soif de bonheur, et imbibe sans cesse de sa douceur, la banalité de notre quotidien !

« **Heureuse celle qui a cru !** » Si l'Évangile de Luc fait de Marie le modèle du croyant, ce n'est pas pour nous focaliser sur elle. Marie n'est que le doigt qui montre une direction, celle du sens de la foi. Or, cette foi, n'a rien d'une berceuse ou d'une comptine, elle n'a rien d'enfantin, elle ne se complaît pas dans un religieux béat. La foi ne peut être qu'agissante, nous dit St Luc, nous mettre sans cesse en mouvement, et pas au rythme des escargots : elle mit Marie en route, avec empressement !

Mais la foi ne nous épargne et nous épargnera rien : elle nous mène, dit le texte, vers des régions montagneuses, avec tout ce que cela représente symboliquement d'audace, de risques, de passages difficiles et autres péripéties de la vie. Oui, la foi ne nous protège de rien ... mais nous fait tout traverser, avec sa joie.

Heureuse celle qui a cru ! Heureux ceux et celles qui croient !

Or, la foi que St Luc met en valeur à travers le personnage de Marie, si elle met en route sur les sentiers rocailleux du quotidien, c'est dans un but. La foi a comme une mission : porter la paix ! Ainsi mue par sa foi, Marie, porte la paix à Elisabeth. Car nous connaissons bien la salutation des juifs : « Shalom ! » C'est-à-dire : « Paix à toi ! » La foi est donc source de paix ! Non seulement elle apaise le cœur du croyant, mais elle se répand de son cœur sur les autres. La foi est porteuse de paix, engendrant un tressaillement de joie !

Heureuse celle qui a cru ! Sommes-nous déjà heureux de croire ? Avons-nous vraiment conscience du bonheur de croire ? Laissons-nous notre foi « se dire » à travers notre manière de vivre ? « Se dire », non pas à travers des mots, (on connaît la chanson : « Parole, parole, parole ! ») mais à travers le concret du quotidien. Marie manifeste sa foi, Marie vit sa foi en allant visiter sa cousine !

Heureuse celle qui a cru ! Elisabeth ne sait pas quel est « le contenu » de la foi de Marie. Elle constate seulement qu'elle a cru à la Parole de Dieu, et que cette parole la mise en route ! La foi n'est donc pas quelque chose de mesurable, de définissable, mais l'écho d'une Parole qui vient d'ailleurs, qui nous remplit de paix et de joie jusqu'à déborder de nous. Qui se met au service d'autrui et l'aime humblement, qui partage sa paix, qui partage sa joie, est habité par « La Foi », sans qualificatif ou étiquette : La Foi, point. Mais un jour la foi disparaîtra, et seul l'amour qui l'habitait demeurera : La foi est donc un chemin, elle est le bonheur en chemin !